était entre eux, sous leurs paroles, dans leur silence. Il la retrouvait dans les regards de l'enfant. Elle achevait de s'évoquer par ses portraits, par des objets divers, des détails d'arrangement où il reconnaissait la main d'une femme. Et quelque chose d'elle, encore, semblait demeuré dans l'atmosphère. Il la sentait parfois si près d'eux, tellement présente, qu'il éprouvait presque l'angoisse de la voir paraître tout à coup.

Un après-midi, il entrait dans le salon, qu'assombrissait la chute du jour. Lente et silencieuse, une forme se leva, qui se tint immobile. M. Dorelle reçut au cœur un choc violent, s'arrêta :

—Vous ! fit-il enfin.

Sans répondre, Mme Dorelle avait baissé la tête. Ils eurent un long silence, plein de souffles oppressés.

Inconsciemment, c'était l'image ancienne de la jeunesse que le cœur de l'homme avait conservée. Devant cette femme inclinée dans l'éloquence superbe et triste de ses cheveux blancs, il avait subitement, avec une pitié profonde, l'intuition de la vanité des choses et le néant des passions.

Devant ce visage vieilli, les événements, un moment redevenus immédiats, se faisaient lointains tout à coup, se reculaient dans des brumes, prenaient l'apparence d'un cauchemar lentement dessiné.

Comme il se taisait toujours, Mme Dorelle dit, d'une voix basse comme un souffle :

—J'ai été bien coupable.

—Oh ! oui ! fit l'homme.

Mais ce n'était point un rappel de la faute, c'était un rappel de sa souffrance. Elle le sentit, et, s'humiliant tout à fait :

—Voulez-vous me pardonner, pour notre enfant ?

M. Dorelle ne répondit pas de suite, raidi contre son émotion. Il fit un pas enfin vers sa femme, prit ses mains qui tremblaient :

—Je vous pardonne, dit-il.... pour vous ?

Pierre, en entrant, les trouva l'un près de l'autre émus et graves doucement. La dernière glace se fondit sous ses embrassements, sous sa parole d'ignorance et de joie. L'amour de leur enfant illuminait leurs fronts d'une flamme dont ils se renvoyaient l'un à l'autre le reflet ; et, peu à peu, sur la déroute du passé, montèrent la joie mystérieuse des pardons et la douceur des repentirs. Puis cela même s'atténua. Il n'y eut plus, dans leurs cerveaux calmes et dans leurs cœurs simples, avec le mélancolique sentiment de la misère humaine, que le dédain de tout ce qui n'est pas les affections naïves et l'infinie bonté.

Aux Pyrénées.

—Suite—

En dehors des évêques qui dorment là, leur dernier sommeil, il y a les tombes des grands seigneurs de la Navarre. Tenez en voici une, à vos pieds, dont l'inscription est à peu près intacte : *Ci gist dans la paix du Seigneur, très haute et très puissante Dame, Marguerite de Benaben, fille de très haut et très puissant seigneur comte de Benaben Président de la Cour de Navarre Convertie au catholicisme, elle est morte en odeur de sainteté en l'an de grâce 1.... Passant, rappelle-toi que c'est une pensée sainte et salutaire de prier Dieu pour les morts !* Certaines tombes ont des inscriptions très touchantes, la plupart fort abîmées. A gauche et à droite du maître-hôtel, remarquez ces stalles en bois de chêne, qui sont un chef-d'œuvre de sculpture. Les apôtres, les évangélistes, les plus illustres saints de l'Eglise sont là, groupés. Ces statues de dimensions colossales sont d'un effet saisissant. Quant à la sonorité du monument, vous n'avez, pour vous en rendre compte, qu'à remuer une chaise ou à tousser, et, pendant plusieurs minutes, vous réveillez les échos endormis.

Passons maintenant derrière le grand autel. Arrêtez-vous devant cette mosaïque gallo-romane, de toute beauté. Elle est, vous le voyez, fort abîmée. Les Anglais, qui viennent passer l'hiver à Pau, ne manquent jamais de venir visiter la Cathédrale de Lescar. Avec ce sans gêne, qui caractérise les fils d'Albion, ils emportaient, chaque fois, un petit morceau de pierre détaché de la mosaïque. Pour la sauver d'une destruction complète, le nouveau curé eut l'idée de la faire entourer d'une grille, qui la met à l'abri de toute tentative de la part des insulaires. Elle représente un chien, mordant la queue d'un cheval ; ce cheval est tenu par la bride par un guerrier, dont la tête est fort endommagée, et audessous de cette mosaïque, remarquez ces quelques lettres : IVLIVS C... R .. CI... Déchiffrez cela comme vous pourrez.

En somme, malgré les multiplications faites, l'aspect général de l'Eglise est saisissant. Expliquez-vous pourquoi, quand vous entrez dans ces vieilles basiliques, instinctivement, de vous-même, vous parlez à voix basse ? Il y a, dans le calme de ces grands monuments, quelque chose qui semble vous détacher, en quelque sorte, du monde extérieur. Et, d'ailleurs, quand après une longue absence, nous retournons au sol natal, nous ne pouvons nous empêcher de faire revivre par la pensée tous les souvenirs du passé. Or, quelles que soient les opinions que l'on professe plus tard dans la vie, il est un fait indiscutable ; c'est que du milieu de l'incertitude, de l'obscurité des souvenirs, trois choses se détachent, claires, rayonnantes : l'Ecole, le clocher, le Drapeau.

Dans tous les édifices religieux que nous pouvons visiter, vous remarquerez que les différences de style n'en affectent que les surfaces extérieures. L'église chrétienne a toujours la même construction. On trouve toujours, en dessous, la basilique romaine, toujours les deux nefs latérales et l'abside ; toujours la forme de la croix latine ; toujours les bas côtés pour les processions intérieures, et ici, une procession de deux mille hommes pourrait se mouvoir à l'aise.

Les églises de France, vous le savez, sont entretenues par le Gouvernement. Quant aux frais intérieurs du culte, illuminations, ornementation des autels, ils sont à la charge d'un Conseil, appelé *Conseil de Fabrique.* Chaque commune possède son *Conseil de Fabrique*, composé de trois à six membres, et dont font partie le Maire et le Curé. Ses revenus consistent en l'exploitation de toutes ces chaises, que vous voyez marquées du mot "*Fabrique.*" Savez vous combien on demande par chaise ? Un sou. Et encore, seulement pendant la messe, car on ne fait payer les chaises ni pendant les vêpres, ni pendant les cérémonies spéciales. Eh bien ! malgré cela, il y a des conseils de Fabrique qui se trouvent dans des situations financières des plus brillantes.

Le prêtre, vous le savez, reçoit de l'Etat un traitement modeste, il est vrai, mais qui le met à l'abri de toutes les éventualités. Le logement lui est assuré par la Commune, et, dans la visite que nous allons faire tout à l'heure, au Presbytère, vous verrez qu'on ne néglige rien pour en rendre le séjour agréable. Ainsi, débarrassé de toutes les préoccupations matérielles de l'existence, il n'a plus qu'à se vouer tout entier à son rôle de paix, de conciliation, qu'à se faire l'apôtre de tout ce qui est beau et grand, qu'à servir, en un mot, de trait d'union entre la créature et son Dieu.

Vous avez remarqué, en outre qu'en France, le prêtre, le moine, les frères des Ecoles Chrétiennes, portent tous la soutane dans la rue. On s'habituerait difficilement en France à un autre état de choses. L'habit, dit-on, ne fait pas le moine. Cela est vrai dans bien des cas. L'intelligence et la valeur morale de l'individu, ne se mesurent pas selon la richesse de l'habit qui le revêt. Mais on estime avec raison, que de même que le soldat porte l'uniforme de son régiment, de même le prêtre, ce soldat de Dieu, doit porter le signe distinctif de son haut caractère.

Sortons de l'église par cette porte latérale. Nous voilà sur une jolie petite place ombragée de beaux tilleuls. Elle porte le nom de place Royale et domine un panorama superbe, presque comparable à celui que l'on découvre de la place Royale de Pau. A nos pieds, descendant jusqu'à la plaine, des vignobles magnifiques, d'où vous entendez monter les chansons joyeuses des vignerons.

En bas, la plaine superbe avec ses champs de froment aux reflets d'or, ses maïs aux épis énormes, ses vertes prairies artificielles. Ce large ruban étincelant comme du vif argent, aux rayons du soleil, et qui se déroule dans la plaine comme un serpent immense, c'est le Gave, qu'on traverse là-bas, sur ce pont suspendu par de gros chaînons de fer. Plus loin, les coteaux, où s'échelonnent ces jolis petits villages, à droite, Laroin, à gauche Artiguelouve, Arbus, célèbres par leurs vins fameux. Au-dessus de tout cela la masse sombre des Pyrénées se découpant fièrement sur le ciel bleu. Le tout baigné par le ruissellement éblouissant de ce clair soleil du Midi. Jamais on ne se lasse de contempler un pareil spectacle. Aussi bien ne puis-je retenir ce cri d'admiration qui part de mon cœur ému : "Que tu es belle, ô France, ô ma patrie !

Il ne reste pas grand chose de la résidence des anciens évêques de Lescar. Une porte énorme, avec des murs d'une épaisseur incroyable, où l'on voit encore, profondément rivés, des gonds d'une proportion invraisemblable ; une tour carrée, fendue depuis le sommet jusqu'à la base, et appelée *tour de l'esquirette*, parce qu'il y avait une clochette, qui sonnait l'heure des prières et du couvre-feu ; une seconde tour, ronde celle là, et assez bien conservée, au sommet de laquelle, on peut parvenir par un escalier tournant, voilà tout ce qui a résisté à la tourmente des événements et à la ruine des siècles.

YAN DE LESCA.

A suivre.

A NICOLAS II,

NOTRE AMI.

Monsieur François Coppée,
Poète aux chants divers,
Dont la plume est trempée
Dans l'encre des beaux vers,

A, dans ces jours de fête,
De gloire et de gala,
Lu son *Ode* parfaite
Au Czar, à Nicolas,

Sa Muse cantatrice
N'oublia point, vraiment,
La jeune impératrice
Au sourire charmant.

Et c'est juste, ô poète !
Quel Français est resté,
Le chapeau sur la tête,
Devant femme et beauté ?

La femme, c'est la reine
De tout Français vivant,
Sa seule souveraine
D'après comme d'avant.

Quant au Czar, il est Russe
Sans doute, et c'est son droit ;
Mais il n'est pas de Prusse,
Où Whilhem II est roi.

Et c'est un gentilhomme
D'aussi bonne maison
Que l'empereur Guillaume,
Et d'autant de raison,

Il n'a pas la manie
De voir toute vertu
Brillante et tout génie
Dans un casque pointu

Tout prêt pour la bataille,
Croix au vent, sabre au poing,
Haussant d'un pied sa taille,
Il ne pérore point.

Sans effort, à son aise,
Il parle élégamment
Notre langue française,
Et pas en allemand

S'il aime l'Angleterre
Et les Saxons carrés,
Il en fait un mystère
Que vous découvrirez.

Que s'il aime la France
Du cœur et de l'élan
Plus que la Prusse rance,
Où l'on grogne en parlant,

Et plus que l'Angleterre,
Où l'Anglais au poil roux
Veut forger pour la terre
Des gonds et des verroux,

Où l'Anglaise est peut-être
Trop belle pour avoir
Un Anglais pour son maître......
Faut-il s'en émouvoir !

Faut-il que l'on s'étonne
Qu'à Paris et Moscou
Le canon parle et tonne
De joie et coup sur coup !......

La France n'est pas morte,
Ni sur ses derniers jours :
Elle est vivante et forte,
Rayonnante toujours.

Et si Nicolas l'aime
Tout naturellement,
Notre France elle-même
L'aime pareillement.

Non parceque cet homme
Est Czar, est souverain,
Est plus fort que Guillaume,
Le mal-aisé du Rhin ;

Mais parceque Alexandre,
Dont il convient toujours
De respecter la cendre,
A dit, aux sombres jours,

Quand Bismark le terrible
Voulait recommencer
La boucherie horrible,
Frappant sans se lasser,

A dit à ce Borusse
Effrayé par un nom,
Inquiet pour sa Prusse
Et son empire : *Non !*

Et non fut. Puis un autre
Nicolas, Russe aussi,
Le grand père du nôtre,
Fut vaillant, Dieu merci.

Supprimant le servage,
Un vestige odieux
Du cruel esclavage,
Il se fit glorieux.

Don Pedro fit de même
Sur ses plantations
Car le Pouvoir suprême
A des exceptions.

Mais ce sont là des titres
Qu'il faut enregistrer
Au plus beau des chapitres
Du grand Livre à montrer.

Aussi, Czar de Russie,
En toi nous n'acclamons
Ni haut Czar ni Messie,
Mais l'ami. Nous t'aimons.

Et si la France t'aime,
Et l'a manifesté
Avec sa voix suprême
Et sa sincérité,

Elle a devant ta femme
Plié très galamment
Le genou, quand son âme
Tout haut prêtait serment.

J. G.

LA

VRAIE DAME AUX CAMÉLIAS

Marie Duplessis

Voici qu'elle parait de nouveau sur la scène, la pâle et touchante héroïne qu'en un jour d'inspiration Dumas fils a rendue immortelle en la rachetant, par le sacrifice et par la mort, aux yeux d'un public attendri. Marie Duplessis vit une fois de plus sous les traits de la grande artiste qui en aura été peut-être l'incarnation la plus émouvante et la plus poétique. Elle apparait, cette fois, en ses atours d'antan, telle que la virent, aux dernières années de la monarchie de juillet, Janin qui nous a parlé d'elle avec beaucoup d'agrément et d'esprit, Gautier, qui a fait son portrait en trois lignes et quel portrait ! et Dumas fils, qui, après sa mort, l'a ressuscitée.

L'auteur de la *Dame aux camélias* l'a bien dit en présentant son œuvre au public : "Marie Duplessis n'a pas eu toutes les aventures pathétiques que je prête à Marguerite Gautier, mais elle ne demandait qu'à les avoir. *Si elle n'a rien sacrifié à Armand, c'est qu'Armand ne l'a pas voulu.* Elle n'a pu jouer, à son grand regret, que le premier et le deuxième acte de la pièce...."

Nous avons souligné une phase a dessein :

"Si elle n'a rien sacrifié à Armand, c'est qu'Armand ne l'a pas voulu." Voici qui va le montrer surabondamment.

Le 8 avril 1884, quelques jours après l'éclatante première représentation de la reprise de la *Dame aux camélias* au théâtre de la Porte-Saint-martin, Alexandre Dumas fils écrivait à Mme Sarah Bernhardt cette lettre.

Ma chère Sarah,

Permettez-moi de vous offrir un exemplaire d'une édition devenue assez rare de la *Dame aux camélias*. Ce qui fait cet exemplaire unique dans son genre, c'est la lettre autographe que vous trouverez à la 212e page et qui est à peu près conforme à la lettre imprimée en cet endroit. Cette lettre a été écrite par le véritable Armand Duval, il y a bien près de quarante ans, ce qui ne le rajeunit pas. Il avait alors l'âge qu'a aujourd'hui votre fils.

Cette lettre est la seule chose palpable qui reste de cette histoire. Il me semble qu'elle vous revient de droit, puisque c'est vous qui venez de rendre à ce passé mort la jeunesse et la vie. Gardez-la, en tous cas, comme un souvenir de la belle soirée de samedi dernier et comme un bien faible témoignage de ma très grande admiration et de ma très vive reconnaissance.

Là-dessus, je vous applaudis de toutes mes forces et je vous embrasse de tout mon cœur.

A. DUMAS FILS.

28 janvier 1884.

Cette lettre autographe, que le maître envoyait à son éminente interprète, n'était rien moins que la lettre de rupture adressée par le véritable Armand Duval (c'est-à-dire Alexandre Dumas fils), alors âgé de vingt et un ans, à Marie Duplessis, et qu'Alexandre Dumas fils allait reproduire textuellement, quelques années plus tard, dans son roman de la *Dame aux Camélias*. En voici le fac-simile autographe. On en doit la primeur à Mme Sarah Bernhardt :

Ma chère Marie —Je ne suis ni assez riche pour vous aimer comme je le voudrais, ni assez pauvre pour être aimé comme vous le voudriez. Oublions donc tous deux, vous, un nom qui doit vous être à peu pres indifférent, moi un bonheur qui me devient impossible.

Il est inutile de vous dire combien je suis triste, puisque vous savez déjà combien je vous aime. Adieu donc. Vous avez trop de cœur pour ne pas comprendre la cause de ma lettre et trop d esprit pour ne pas me la pardonner.

Mille souvenirs,

A D.

30 août, minuit.

En voici la reproduction :

Ma chère Marie,

Je ne suis ni assez riche pour vous aimer comme je le voudrais, ni assez pauvre pour être aimé comme vous le voudriez. Oublions donc tous deux, vous, un nom qui doit vous être à peu près indifférent, et moi un bonheur qui me devient impossible

Il est inutile de vous dire combien je suis triste, puisque vous savez déjà combien je vous aime. Adieu donc. Vous avez trop de cœur pour ne pas comprendre la cause de ma lettre et trop d'esprit pour ne pas me la pardonner.

Mille souvenirs,

A. D. (Alexandre Dumas).

30 août, minuit.

Qu'on compare cette lettre autographe d'Armand Duval à celle qui a paru dans le roman de la *Dame aux Camélias*, on verra que l'auteur l'a reproduite presque textuellement, en y ajoutant certains détails explicatifs qui sont comme les prémisses du drame auquel le lecteur va assister.

—Vous me promettez d'en prendre grand soin ? disait l'autre jour Mme Sarah Bernhardt en nous confiant ce précieux autographe à un journaliste : j'y tiens comme à mes yeux.

Je crois bien !

Et d'elle, Marie Duplessis, que reste-t-il ? On sait bien qu'on va exposer au théâtre de la Renaissance, avec cet autographe d'ailleurs, divers "souvenirs" qui la rappelleront. Mme Sarah Bernhardt, ingénieuse comme toujours et avisée, en a réuni de charmants. Mais a-t-on retrouvé quelque chose d'elle qui touche au roman, un billet, la moindre ligne ? L'auteur de la *Dame aux Camélias* dit dans sa lettre d'envoi à Mme Sarah Bernhardt que cette lettre autographe du véritable Armand Duval est "la seule chose palpable qui reste de cette histoire". Voilà qui est net. Aussi bien, aucun des billets qu'on a publiés tout récemment de Marie Duplessis n'y faisait la moindre allusion. Ils étaient d'ailleurs parfaitement insignifiants.

Et pourquoi voudrait-on qu'il en fût autrement ? L'auteur de la *Dame aux Camélias*, parlant de Marguerite Gautier sous son véritable nom, n'a-t-il pas écrit qu'elle avait été fille de ferme ? Et on a son acte de naissance, retrouvé naguère par le comte de Contades, qui révèle son humble origine :

L'an mil-huit cent-vingt-quatre, le vendredi seize janvier, à 9 heures du matin, par devant nous, Jacques-Samuel Fossey, maire, officier de l'état civil de la commune de Nonant, département de l'Orne, est comparu Marin Plessis, marchand, âgé de trente-cinq ans, demeurant dans ce bourg ; lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin, né d'hier, à huit heures du soir, de lui déclarant et de Marie Deshayes, son épouse, demeurant avec lui, auquel il a déclaré vouloir donner le prénom d'Alphonsine (*sic*). Lesdites déclarations et présentations faites en présence des sieurs Auguste-Jean Cornet, marchand, âgé de trente-quatre ans, et Louis Piguel, boulanger, âgé de quarante-sept ans, tous deux demeurant en ce bourg, et ont, les témoins ainsi que le père, signé avec nous le présent acte de naissance, après lecture faite.

Signé : FOSSEY, maire de Nonant.

Car Marguerite Gautier, de son véritable nom s'appelait Alphonsine Plessis, nom qui ne lui convenait qu'à moitié et dont elle fit Marie Duplessis. Alphonsine Plessis, Marie Duplessis ou Marguerite Gautier, quelque nom qu'on lui donne, elle ne reste pas moins immortelle de par un caprice de l'art.

Mourant à vingt-trois ans, dans sa jeunesse et sa beauté en fleur, elle arrachait ce cri de regret à Théophile Gautier : "Un artiste, s'il l'avait connue, en eût fait sa Fornarina, et eût fixé sur sa toile cette tête charmante, à jamais disparue. Comment se fait-il qu'aucun de ces jeunes magnifiques, qui obstruaient son boudoir de si riches coffrets, de vases si précieux, n'ait eu l'idée de répandre une poignée d'or devant un statuaire, et d'éterniser dans le Carrare ou le Paros cette beauté qui fut la gloire et la honte de Marie Duplessis ? Au moins sa vie perdue eût servi à quelque chose ! Phryné a laissé une statue, et les siècles l'absolvent."

Ce cri ne fut pas perdu. Alexandre Dumas fils l'avait entendu. Il se rappela avoir connu, dans sa première jeunesse, un certain Armand Duval.... L'écrivain, qui s'éveillait en lui, se dit que ce que l'artiste n'avait pas fait, le poète pouvait le faire. Et voilà comment il arrive qu'on parle encore de Marie Duplessis un demi-siècle après sa mort.

PETITES VERITES.

Les maux dont nous souffrons semblent toujours incomparables.

Obéir aux lois, c'est en quelque sorte tenir sa parole.

Mondanités.

La persistance du beau temps fait du commencement de cet automne une saison idéale : aussi, quel aspect vivant et animé présentent déjà nos rues ! La température ne s'étant pas encore assez refroidie pour que les vêtements d'hiver soient définitivement adoptés, on serait tenté, si octobre ne figurait pas sur le calendrier à la date de ce jour, de se croire au printemps. Mais nos élégantes, qui connaissent leur climat capricieux et les variations subites auxquelles il est sujet, savent que le froid n'est pas loin, et ne laissant pas tomber au second plan la préoccupation des toilettes, font assaut aux ateliers divers qui sont devenus de véritables foyers d'activité

Toute l'attention était tournée, la semaine dernière, vers les théâtres, qui nous offraient les spectacles les plus variés. C'est avec enthousiasme qu'on a salué l'apparition au milieu de nous, de La Loie Fuller, cette danseuse merveilleuse, en qui sont résumées la grâce, l'agilité et la poésie. On ne tarit pas sur la magnificence du coup d'œil, la somptuosité de ses costumes et aussi de la mise en scène, où l'illusion est poussée si loin.

Très gâté déjà, puisqu'en cette saison qui s'ouvre à peine il lui a été donné d'applaudir de grands artistes le public n'est pas encore satisfait Il attend avec impatience les élections dont le résultat est appelé non seulement à faire rentrer le calme dans les esprits inquiets, mais à exercer aussi une grande influence sur l'avenir de notre Opéra Français, dont les portes vont bientôt s'ouvrir.

M. Louis McCaleb, dont nous avons annoncé le départ pour New York, s'y embarquera très prochainement pour l'Europe, où il va faire un long séjour.

M. Edouard Villeré a lancé des cartes annonçant le prochain mariage de sa fille Lucie, avec M. Bernard Zeeman. La cérémonie aura lieu en la résidence de M Villeré, le jeudi, 29 octobre, à trois heures et demie, et sera suivie d'une réception de 4 à 6 heures.

Venant de Liverpool, M. et Mme Andrew Stewart et leur famille sont arrivés à la Nouvelle Orléans, la semaine dernière.

Mlles Corinne et Berthe St-Martin sont revenues, cette semaine, de Long Beach, Miss., où elles ont passé tout l'été.

M. et Mme L. C. Keever arriveront à la Nouvelle-Orléans, très vraisemblablement, vers la fin du mois.

Venant de Covington, où elle a séjourné tout l'été, Mlle Lucie de Poursargues est rentrée à la Nouvelle-Orléans, la semaine dernière.

Mlle Alice Herndon est partie pour la Passe Christian, où elle va passer quelque temps.

Le mariage de Mlle Florence Simms avec M. Melville Lagrone a été célébré dans la plus stricte intimité, jeudi, le 15 octobre, en la résidence de Mme J. D. Hardin, sœur de la mariée.

M. et Mme P. A. Lelong sont arrivés la semaine dernière de Biloxi, où ils avaient passé l'été.

Mlle N. Bisland et Mme Bisland étaient attendues de New York, hier.

M. Walter S. Barton, qui est arrivé de la paroisse St-Jacques, est descendu à l'hôtel Pickwick.

Le Général et Mme Ramsey ont pris congé de leurs amis et sont partis jeudi, pour New York, où le Général va occuper un poste important.

Mlle Lulu Trémoulet est arrivée, la semaine dernière, du Nord, où elle a voyagé pendant plusieurs mois.

L'Hon. M. M. Evans, du Mississipi, est de passage à la Nouvelle-Orléans.

Le général J. G. Hazard a quitté la Nouvelle-Orléans, jeudi, pour se rendre à Rhode Island, où il va fixer sa résidence Son départ a causé beaucoup de regrets dans notre ville, où il compte de grandes sympathies.

L'assemblée des membres du Club Portia s'est tenue hier, chez Mme Rose Young, rue Erato.

M. et Mme Branch K. Miller sont attendus incessamment de New York.

M Henry McCall, venant d'Evan Hall, Assomption, a passé quelques jours à la Nouvelle-Orléans, la semaine dernière.

Parmi les derniers arrivés se trouvent Mme Gilbert Green et son fils Charles, qui reviennent de la Virginie.

Mlle Alice Isnardon est installée dans sa nouvelle et jolie résidence de la rue des Remparts.

M et Mme Horace P. McLean sont à New York en ce moment, et ont l'intention d'y rester quelque temps.

C'est à Baie St-Louis que Mme Boulemet et sa famille passeront l'hiver.

M. et Mme F. Dunbar et Mme Wm. Conseil qui sont à New York, iront ensuite à Philadelphie.

Mme Gus. A. Breaux et Mme A. Simonds sont actuellement à New York, où elles resteront encore quelque temps.

Mlle Cora Cavaroc est de retour de Biloxi, où elle a passé la saison, avec sa sœur, Mme P. A. Lelong.

On annonce le prochain retour à la Nlle Orléans de Mme Horace Fletcher et sa fille, Mlle Ivy.

M. Willie Stauffer est allé rejoindre à Paris son frere M. Ike Stauffer.

Mme Armand Darcantel et sa famille sont de retour d'un long séjour à Covington.

Mlle Rosella Trist est attendue de la Virginie, où elle a passé une partie de l'été.

Mlle Berthe Pitot est arrivée récemment de Washington, Lne, où elle a passé l'été.

Jeudi, M James H. Maury qui venait de New York est rentré à la Nouvelle-Orléans.

Mme Mollie Moore Davis et sa fille, Mlle Pearl, qui étaient attendues chez la famille Hudson, à Beaver Meadow, s'y sont rendues, jeudi.

Il parait que l'un des clous de la saison qui vient de finir à Newport, a été les "récitations musicales" exécutées par Mlle Marguerite Arbel, jeune artiste française. Habile diseuse et musicienne experte, Mlle Arbel récitait des vers, en accompagnant elle-même sa récitation d'une mélodie adaptée à l'œuvre. Les habitués de Newport ont—dit un journal français—fait à cette innovation un accueil enthousiaste, et Mlle Arbel a la satisfaction d'avoir créé une mode d'art en Amérique.

Les demoiselles Caffery, qui sont actuellement à Washington, vont y passer l'hiver.

Le Dr Henry Dickson Bruns, qui revient de la Virginie, où il a séjourné durant la chaude saison est arrivé ici jeudi.

Mlle Mary Scott est de retour du Canada, où elle a passé l'été.

Mr Charles Gill est rentré dans la ville du Croissant après une absence de dix-huit mois, passés en Europe.

M. James Legendre est de retour de l'intéressant voyage au cours duquel il a parcouru une partie de l'Europe.

M. Fernando Puig s'est embarqué mercredi, à New York, pour se rendre en Angleterre.

C'est avec regret que les nombreux amis de M. St Julien Dupray l'ont vu partir la semaine dernière. Après un séjour très agréable dans notre ville, M. Dupray a regagné son home à Washington D. C.

Le Dr et Mme E. Souchon et Mlle Sélika Souchon, sont arrivés jeudi, de l'Europe où ils ont passé plusieurs mois.

M. et Mme Newton Kearney sont à Covington pour quelque temps.

Jeudi, M. Carey W. Nicholas est parti pour Hammond où il est allé voir sa sœur, Mme George Borthe.

Mme L. C. Jurey, qui est attendue chez sa fille, Mme Richard Weightman, à Washington, D. C., s'y rendra vers la fin de ce mois.

Vendredi, M. A. James Miller est arrivé d'Atlanta.

Mlle Lula Hall est de retour de Asheville, Caroline du Nord.

M. James Jackson revient d'Europe où son séjour a duré plusieurs mois.

Mlle Nellie Farwell est de retour de New York

M. H. Miller est enregistré au Marlborough Hotel, à New York.

Le colonel W. H. Price, de Lafourche, est de passage dans notre ville.

Mlle Edith Labouisse ne reviendra pas à la Nouvelle Orléans cet hiver, ainsi qu'il avait été annoncé, mais restera à New York, chez des parents.

Mme Félix Formento est revenue de Asheville, Caroline du Nord, où elle a passé l'été.

Mme Lucien Lyons et sa famille sont attendues de Buffalo, N. Y., dans les premiers jours de novembre.

Mme J. Castellanos et sa famille sont de retour de Chinchuba, où se trouve leur résidence d'été.

Venant de Biloxi, Mme Peter Le Bouisse est arrivé à la Nlle-Orléans, ces jours derniers.

Mme A. Chiapella et Mlle Chiapella sont arrivées de Asheville, N C.

Le très intéressant voyage de M. Henry M. Gill a pris fin la semaine dernière M. Gill a parcouru, durant ces quatre mois d'absence, l'Angleterre, l'Ecosse, la Suède et la Norvège.

Mlle Nina Vance est de retour de Baton Rouge, où elle a fait un long séjour.

Mlle Linda Miles qui est à New York, en ce moment, arrivera sous peu à la Nlle-Orléans.

Sont arrivés récemment de Ocean Springs où ils avaient séjourné tout l'été : Mme T. Gilmore et ses enfants.

M. Wm. C. Dufour a passé quelques jours à la Baie St-Louis, la semaine dernière.

Le Dr et Mme R. Bailey sont attendus incessamment de Lake Geneva, Wis.

M. Charles M. Maduell était au nombre des passagers du Hiram, qui a quitté le port, vendredi, à destination de Bluefields.

Mme L. P. DeBautte et sa nièce, Mlle Odette Rousselle, sont à Hahnville, en ce moment.

Après un séjour de courte durée à la Nlle-Orléans, M. Francis Cropper est reparti pour Chicago, Ill.

M. et Mme Charles Whitney sont arrivés à New York, lundi.

Mme Thornwell Witherspoon est de retour de Biloxi, où elle a passé une partie de l'été.

Le Juge Henry C. Miller et Mlle Miller sont partis jeudi pour Washington, D. C.

Le mariage de Mlle Viva Saxon avec M. La Grange a été célébré à Amite City, lundi, le 12 octobre.

M. et Mme Arthur Mendès ont pris possession de leur nouvelle résidence de la rue St-Charles.

Mlle Elise White va bientôt partir pour New Hope, Ky.

Mme Victor Meyer et les demoiselles Meyer sont arrivées, samedi dernier, de Louisville, Ky.

Mme Peter Pescud est arrivée de Ocean Springs.

M. R. Ellis est de retour de Amite City.

Le mariage de Mlle Hewes avec le gén. G. H. Winston, de Chicago, Ill., aura lieu en novembre.

Sont arrivées de Columbus, Miss., mardi, Mme Marie Rousé Johnson et sa petite fille, Joséphine.

Mme Rosa Dauphin est revenue la semaine dernière où elle a passé l'été.

Mardi, Mme David Jamison et ses deux enfants, accompagnés du docteur Chaillé, sont arrivés de Asheville.

Mme Lambias est partie, lundi, pour Perlington, Miss.

BLANCHE.

Voir la suite des Mondanités à la 7me page.

Au milieu du pont des Saints-Pères seulement, l'Indou s'arrêta.

Là, sans affectation, il s'accouda au parapet.

M. Pélissier Lagarde l'imita.

L'endroit était à peu près désert.

Kâlouth attendit qu'un omnibus de Clichy-Odéon qu'il avait vu s'engager à la tête du pont passât en face de lui, puis il lâcha le paquet de vêtements sur lequel ses coudes étaient appuyés.

L'objet tomba.

Dans le sourd murmure du fleuve un "floc" retentit, mais ce bruit, éteint par le fracas de la lourde voiture, resta imperceptible pour tout le monde, excepté pour le compagnon de l'Indou, dont la tête était penchée au dessus de l'eau.

— Maladroit ! s'exclama-t-il croyant que Kâlouth avait lâché le paquet par mégarde.

Tranquillement, l'autre s'était retourné et s'éloignait dans la direction par où ils étaient venus.

M. Pélissier-Lagarde courut sur ses pas et l'empoignant par la manche :

—J'ai l'honneur pour la seconde fois, monsieur Kâlouth, gronda-t-il, j'ai l'honneur de vous parler ; me ferez-vous celui de me répondre ?

—Ne te fâche pas, maître, répliqua l'Indou, sans s'émouvoir, nous avons le temps de causer en marchant.

Et puisque tu ne l'as pas compris encore, je te dirai que c'est avec intention que je viens de lancer dans la Seine la défroque de maître Gallois.

—Mais il était décidé qu'on la brûlerait.

—Détruite par le feu ou ensevelie à jamais sous cinq à six mètres d'eau, n'est-ce pas tout un.

—Oui, à la condition que l'eau garde tout ce qu'on lui confie.

Mais ton paquet peut surnager et son contenu ne laisserait pas que d'intriguer ceux qui le trouveraient.

Alors Kâlouth sourit imperceptiblement.

—On ne trouvera rien, répliqua-t-il, car rien ne surnagera, vu que j'ai lesté le paquet de deux grosses pierres.

—Où donc les as-tu prises ?

—Dans une maison en construction, proche de l'endroit où nous nous étions donné rendez-vous......

Tu vois, maître, que lorsqu'il s'agit de ton service et de ta sécurité, je m'efforce d'avoir toujours l'esprit en éveil.

M. Pélissier-Lagarde ne répondit pas, il se contenta de serrer la main de son complice en signe d'adhésion.

Les deux hommes, rebroussant chemin, traversèrent la place du Carrousel et s'engagèrent dans la rue de Richelieu qu'ils suivirent jusqu'au coin des grands boulevards.

Parvenus là, l'Indou héla un fiacre qui passait à vide.

—Gare de l'Est ! cria l'Indou.

La voiture fila....

Quand les deux complices, sans autre incident, se trouvèrent assis dans le train, Kâlouth entreprit d'interroger son maître sur les détails de sa visite chez Lucie Carrey....

A continuer.

FEUILLETON.

FLEUR FAUCHÉE

—OU—

LA CHUTE D'UN ANGE.

Un soir, le dernier de 1893, quelques amis et moi nous étions allés fêter l'agonie de l'année expirante et saluer l'aurore de la nouvelle par un diner, savamment épicé, dans les salons de.... Delmonico.... autant qu'il m'en souvienne.

Les promesses séduisantes de la partie, préméditée depuis quelques jours, nous faisait à tous venir l'eau à la bouche et dilatait nos cœurs autant que nos estomacs. Comme nous attendions avec impatience le soir espéré ! Comme nous fûmes exacts au rendez-vous !

Vous dire le menu de notre diner serait superflu ; mais, si vous voulez bien m'en croire, il était des plus finement composés. L'ombre du grand Savarin a dû en tressaillir d'envie, dans la tombe.

Oh ! les écrevisses surtout...., vous savez, ces petites bêtes rouges, à chair blanche et rosée.... ; mais, chut ! on en dit tant de mal parfois que.... Enfin nous étions bien gais, je vous l'assure, et, lorsque pour achever la bataille,—je n'ose pas dire la victoire,—l'on fit tonner l'artillerie de *liège* de Mumm et de Rœderer, au milieu de la fusillade de nos lazzis et de nos rires pétillants comme le champagne, nous étions déjà.... hum !.... un peu lancés. Oh ! rien de trop, mais juste assez.

Malheureusement toutes les belles choses ont une fin et, après de chaudes poignées de main, nous nous séparâmes un peu.... fatigués, en nous souhaitant le "Good happy New Year" d'usage.

Je revins.... seul, laissant errer ma pensée, et je me rappelais, avec un plaisir de gourmet, ces écrevisses, vous savez, ces petites bêtes rouges à chair blanche et rosée dont on dit tant de mal....

Je rentrais chez moi, non pas triste, oh ! non, mais l'esprit saturé d'une mélancolie berceuse, d'une rêverie douce et câline. Je me disais, en ce premier jour de l'année nouvelle, car il était une heure du matin, je me disais que les années sont bien courtes et les heures parfois bien longues ; je revoyais, comme en un rêve, tournoyant en spirales, les chemins parcourus, les relations brisées et les amitiés récemment formées, les espoirs déçus et les espérances nouvelles.

Tous ces fantômes venaient, dans mon imagination, danser une ronde folle, pendant que je sifflais en sourdine, un peu à l'américaine, la gaie musique de la valse : "After the ball is over."

Dans ma chambre, agité, incapable de dormir, pensai-je, poussé par une de ces inspirations surabondantes, échevelées, confuses, je pris un crayon, et, m'installant confortablement dans ma chaise de rotin, je jetai fiévreux, sur le papier, ce titre prometteur : "Fleur fauchée ou la chute d'un Ange." Puis, m'appuyant la tête sur la main gauche, le coude sur la table, je m'efforçai de coordonner mes idées capiteuses et comme révoltées....

Deux heures sonnèrent à l'église voisine et, bientôt, un grand calme se fit autour de moi..... Tout à coup j'entends frapper à ma porte un coup léger, discret ! Qui pouvait bien venir commettre cette dangereuse indiscrétion à une pareille heure de la nuit ? Anxieux, inquiet aussi, je demande : —"Qui est là ?" —"Ouvrez, monsieur, me dit une voix d'une douceur angélique, ouvrez." Curieux, cette fois, plus qu'inquiet, j'ouvre ma porte. Je recule aussitôt, ébloui. Dans le rayonnement de la lumière, projetée par la porte entr'ouverte, là, devant moi, une femme d'une grande beauté, d'une radieuse jeunesse, se dressait, presque demi vêtue, l'œil suppliant, une chevelure, opulente et dorée, éparse sur les épaules.

Nous restions muets l'un et l'autre sous le coup d'une émotion indescriptible. La ravissante apparition nocturne, si bizarre, si imprévue, me troublait, et je demeurai longtemps ainsi, sans une parole. Mais elle continua, de sa voix harmonieuse, quasi-céleste : "Ayez pitié de moi, Monsieur, accordez-moi un refuge, je suis bien fatigué et j'arrive de bien loin."

En entendant cette femme, belle comme un ange, qui implore mon assistance, je m'élance vers elle, puis, la prenant par la main, je lui offre un siège et relève sur ses épaules son manteau dégraffé.

—"Pauvre femme, m'écriai-je... Mais comment se fait-il ?.... A pareille heure....dans une maison... —Aurais-je oublié de fermer, en rentrant, la porte de la rue ?...."

—"Précisément, me dit-elle, et je suis entrée.... Ah ! Monsieur, je reviens de Chicago, où je m'ennuyais beaucoup....Pendant mon absence, ils m'ont tout enlevé, mon palais, mon sceptre, mon trône, une reine nouvelle les gouverne, une usurpatrice.... Venez avec moi, monsieur, je veux rentrer dans mon palais, mais je n'ose rentrer seule." Et j'écoutais avec surprise ce discours burlesque, et je regardais avec étonnement la mise excentrique de cette pauvre femme. N'avais-je pas là, devant moi, une malheureuse folle ?...

Cependant, je fus saisi d'une grande pitié. Ces accents pleins de tristesse m'avaient ému et, sans autre explication, dans mon habit même de soirée, après avoir pris mon pardessus et mon chapeau, nous sortimes sans bruit.... et je n'oubliai pas, cette fois, de fermer la porte.

—"Où demeurez-vous, Madame," lui demandai-je aussitôt dans la rue. "Au coin de Madison Square et de Madison Avenue," me répondit elle.

Je lui avais offert le bras, comme l'exigeait la galanterie française et aussi à cause de l'heure indue, l'assurant ainsi de ma protection.

Les rues étaient désertes et sombres A de rares intervalles, le gros timbre des "cable-cars" et les grelots des "horse-cars" se faisaient entendre, funèbres, dans le lointain.

Ah ! quel délicieux moment ! Nous marchions silencieux, moi n'osant pas troubler sa tristesse, mais admirant, dans la demi obscurité, la pureté des lignes de son visage et de son corps, fasciné par l'éclat métallique de ses beaux grands yeux, qu'elle tournait parfois vers moi ; elle, appuyée nonchalemment sur mon bras, sa main touchant presque la mienne. L'expression de son visage semblait me témoigner une reconnaissance touchante, qui me délirait délicieusement.

Après vingt minutes de marche, nous arrivâmes devant "Madison Square Garden Theatre." C'est là, me dit-elle, en me montrant la tour, du doigt. Je la regardai surpris, l'âme pleine d'angoisses, le cœur rempli de sympathies pour cette pauvre folle. Maintenant, je n'avais plus aucun doute sur l'état de son esprit.

Mais, avant même que je sois revenu de ma surprise, elle quitte brusquement mon bras, jette à terre son manteau, déploie deux ailes dorées et s'élève rapidement, dans les airs, vers le sommet de la tour de "Garden Theatre." Puis j'entends distinctement, comme le cliquetis de deux épées, le grincement de l'acier contre l'acier, et aussitôt un choc, comme le bruit d'un corps qui frappe le long d'une paroi. Mes yeux, avidement levés, distinguent clairement, malgré le vague brouillard, ma belle compagne, qui, comme mué par une douce brise, tourne son visage de mon côté, fixe sur moi ses deux prunelles brillantes et, élevant à la hauteur de ses lèvres d'or les doigts effilés de sa main dorée, m'envoie deux ardents baisers. En même temps sa voix d'ange métallique me crie du haut de la tour : "Good morning, mozzieu."

Ce mot de "Mozzieu" me fait sursauter et je vois en face de moi deux gros yeux ronds et des dents blanches qui se détachaient, fantastiques, sur un visage de nègre souriant.... et le nègre me dit : "It is time to turn out the gas, mozzieu."—"O yes," balbutiai-je, stupéfait, en me retrouvant, éveillé, dans ma chaise et voyant qu'il faisait déjà jour.

MAURICE LECOMTE.

Un docteur en médecine est épris d'une jeune fille, dont il demande la main.

Mais celle-ci ne répond pas à la passion de son adorateur et déclare qu'elle n'épousera jamais un médecin.

Alors, le pauvre docteur de s'écrier :

—Eh bien ! mademoiselle, pour vous plaire, je changerai de position ; je deviendrai.... malade !

Entendu aux examens du Conservatoire, entre partisans et détracteurs d'une belle personne qui vient de chanter du Rossini :

—Parole ! elle a un million dans le gosier, cette petite.

—En fausse monnaie, alors, du moins s'il faut en juger par les soins qu'elle émet.